

Submergée

Je suis allongée sous le soleil brûlant. Mes yeux écarquillés enregistrent chaque détail de la carte postale géante dans laquelle je suis. La plage, les palmiers, le ciel est tellement parfaitement bleu, et j'ai envie de mourir.

Si j'ai envie de mourir c'est que j'ai vécu ici. Les grains de sable sont tombés du tamis que je tenais enfant, de mes livres de grande fille, de mes cheveux d'adolescente, et sans même trop savoir dans quel pays j'étais ou quel drapeau adorer, j'ai attaché mes liens autour des monts et des bananeraies, entre les plages et les routes défoncées.

Cet amour irraisonné qui aujourd'hui pique dans mes plaies, c'est peut être un syndrome de Stockholm issu de l'insularité. A grandir au milieu de l'océan j'en ai fait mon monde entier. Maintenant je pleure parce que je sais.

Le plus surprenant c'est que personne ne me l'a caché. On me l'a dit depuis toute petite que la planète se réchauffait. Qu'il fallait trier ses déchets et que la banquise fondait, pourtant j'arrivais à croire qu'on était notre propre monde. Jusqu'à aujourd'hui. En rentrant des cours je ne pouvais presque plus respirer. J'ai fait du stop, je suis montée jusqu'à Fort-de-France voir les touristes avec leur petites valises plastique, qui prennent l'avion deux fois pour une semaine à se prélasser sur le sable noir, rougissant fièrement leurs peaux blanches. Je me suis un peu perdue en chemin, je voulais juste avancer. En marchant je pouvais presque voir l'eau monter sur les monuments de mon enfance. La forêt criait avec moi, même les mornes semblaient tristes. On m'a dit une fois qu'on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait en claquant la porte. J'aurai aimé connaître le mien aux premières sirènes d'alarmes.

Je sens le sable chaud sous moi, je vois la mer si bleue mais elle n'est déjà plus la même. Je la sens gronder sous la surface, menaçante, et c'est comme un rêve qui se déchire. Je n'ai jamais vraiment voulu partir, même si j'ai l'American dream a deux pas, et l'Europe dont on ferait apparemment partie de l'autre côté. Ici je me lève et j'ai le vent dans le drapé de mes robes bleues. Je me couche avec le sel dans mes cheveux. Toute la journée j'ai un soleil qui brûle dans mon cœur et je sais que si l'île se noie, il va s'éteindre avec elle.

Je le sens le sable sous moi. Au fur et à mesure que l'eau montera il deviendra mouvant et m'engloutira toute entière. Il paraît que le mouvement accélère la chute alors il me reste juste à scruter l'horizon, guetter comme si je pouvais stopper les années. Détourner la marée et me cacher dans la mangrove, au milieu des arbres et de l'eau, au frais, à l'abri. Là je prendrais la pluie chaude et je prendrais les ouragans comme on accueille sa famille, saison sèche après saison des pluies.

Je suis allongée, le soleil brûle ma peau. C'est une belle journée pour vivre en Martinique tant que je suis la seule submergée. Un jour je vais devoir partir. Et je ne me retrouverai plus jamais.